

Richard CADOUX. Prédication 4 février. Temple d'Arcachon. Matthieu 9, 1-8

1 Jésus vient de faire scandale en terre païenne. Il a chassé quelques démons qui se sont réfugiés dans des cochons. Le troupeau en question s'est précipité dans la mer. Les habitants du lieu ont prié le maître de l'Évangile de déguerpir. Sans demander son reste, Jésus s'est embarqué pour rejoindre la terre d'Israël. Il aborde la terre ferme et reprend son ministère de guérisseur et d'exorciste. Les foules le suivent comme des fans peuvent suivre leur idole. Dans la ville ce jour-là, fidèles, admirateurs et curieux se pressent à la porte de la maison où il a fait halte. A tel point qu'ils en bloquent l'accès. On ne passe pas !

2 Or il y avait un homme paralysé, porté sur un brancard par ses camarades. Un être cloué au sol, privé de son autonomie. Peut-être d'ailleurs l'avait-on amené là contre son gré. Peut-être n'avait-il aucune envie de tout cela. Dans la vie, il y a tellement de personnes que l'on mène, que l'on trimballe, sans jamais leur demander leur avis. Peut-être que cet homme n'avait pas la foi et que de ce Jésus, il n'avait rien à faire. Mais il y a les porteurs. Un brancard, les pompiers-secouristes le savent bien, c'est encombrant et c'est lourd à porter. Les hommes piétinent à la porte. Ce pourrait d'ailleurs être un bon sujet de méditation. L'Église regroupe les fidèles, les croyants, les disciples, celles et ceux qui ont soif de la parole et qui veulent s'approcher de Jésus. Mais l'Église facilite-t-elle cet accès aux autres. On a parfois l'impression qu'elle fait écran, obstacle, filtre. Ce Jésus qui n'appartient à personne, il est souvent comme prisonnier de nos croyances, de nos représentations, de nos institutions, de nos confessions de foi et de nos disciplines. Mais passons !

3 J'en reviens à nos porteurs, bloqués sur le pas de la porte. Ces gaillards finissent par trouver la solution. Puisque le rez-de-chaussée est hors de portée, on passera par le toit. On est en Palestine. Il n'y a pas de tuiles et de charpentes. Le toit, c'est un treillage assez sommaire de branches de palmier et de bois. Et on accède à cette terrasse par un escalier extérieur collé au mur. Bien sûr, pour monter, il va falloir de la force et de l'agilité. Il ne faudra pas hésiter à mouiller sa chemise. Le soleil tape. Mais les brancardiers vont faire cela pour le paralytique. Ils espèrent que Jésus interviendra d'une manière ou d'une autre. Alors ils y vont. Et en cet instant précis, ce qui les met en branle, c'est un subtil mélange d'amour et de confiance, d'espoir et de volonté. La vraie potion magique de l'existence, celle qui rend intelligent, qui donne des forces et qui rend capable de décider, d'agir et de persévérer. Jésus, lui, il appelle cela la foi. Et Jésus est touché par l'attitude de ces hommes, par cette diaconie de la part d'êtres courageux, inventifs et déterminés. Matthieu écrit qu'il voit LEUR foi, pas celle du paralytique. Je le dis, une fois de plus, la foi n'est pas d'abord adhésion à des croyances, à des codes, à des rites qui façonnent des êtres religieux. C'est un style de vie, de pensée et d'action. Et on pourrait se demander, autre question qu'est-ce qui compte vraiment ? Se masser à la porte pour aduler le maître ou se mettre à l'œuvre pour venir en aide à un blessé de la vie ? Autre question que je vous laisse le soin de décider.

4 En tout cas la Christ prend la parole, non pas pour féliciter les brancardiers, mais pour s'adresser au paralytique : 'mon fils, tes péchés sont pardonnés.' Drôle de déclaration, quand on y pense. On attendrait de Jésus qu'il réponde à l'attente des porteurs et qu'il délivre le grabataire de

son infirmité. La guérison, ce que nous appelons le miracle, serait le dénouement logique de cette petite histoire, à la gloire de Jésus le thaumaturge. Or Jésus ne le guérit pas, pas tout de suite du moins. Il déclare à cet homme que Dieu lui remet ses péchés. Que faut-il entendre par ce retard ? Même s'il est le maître de l'impossible, Jésus n'est pas un guérisseur de plus, sur le marché des thérapies. Il veut nous faire aussi comprendre que la foi n'est pas une vertu religieuse, qui garantirait, à coup sûr, la réussite du miracle, en vertu du principe : si tu crois, tu seras guéri. Ce que l'on entend souvent dans certaines Eglises chrétiennes. Et qui a pour corollaire : 'si tu ne guéris pas, c'est que ta foi n'est pas assez forte.' Or la foi n'est pas une réalité qui pourrait être qualifiée ou quantifiée. Elle réside dans la gratuité de celui qui s'en remet à Dieu. Cette confiance, cette foi, elle habite les porteurs, mais elle n'est sans doute pas encore présente dans le cœur du paralytique. Jésus veut d'abord lui annoncer une bonne nouvelle, à savoir que ses péchés lui sont remis. Jésus veut lui annoncer, veut nous annoncer que la maladie n'est pas le salaire du péché. Certains, en certaines circonstances, s'interrogent : qu'ai-je fait au bon Dieu ? En lui déclarant que ses péchés sont pardonnés, Jésus dégage du ciel tout ce qui pèse sur le corps, la tête et le cœur du paralysé. Il le libère de toute culpabilité et de toute mauvaise conscience. Jésus fait voler en éclat l'idée selon laquelle péché et maladie sont liés. On comprend alors que cette parole de Jésus provoque la colère et l'indignation de ceux que l'évangile appelle les scribes. Pour ces religieux, familiers des écritures, les choses sont simples et évidentes. Si tu es malade, c'est la preuve que tu es en faute devant Dieu. Il est juste que tu sois puni de cette faute. Pour eux, la maladie est le symptôme du péché. Aux yeux des scribes, Jésus est un faux prophète, un imposteur, un charlatan : il blasphème.

5 A ce moment-là Jésus voit, tout comme précédemment il a vu la confiance des porteurs. Il voit l'endurcissement des cœurs de ceux qui prétendent être les représentants et les interprètes autorisés de la loi de Dieu. En fait, ces religieux sont, eux aussi, des paralytiques. Mais ils ne le savent pas. Ce sont de grands handicapés de l'amour. Ils sont bloqués, immobilisés, enfermés dans leur catéchisme, engoncés dans leur savoir et leurs certitudes. D'ailleurs ils sont incapables d'ouvrir la bouche. Ils ruminent leurs pensées rentrées. C'est leur langue qui est paralysée. Jésus cependant ne les maudit pas. Il ne se met pas en colère contre eux. Il se contente de leur poser une question : 'Qu'y a-t-il de plus facile ? de dire au paralysé : tes péchés sont pardonnés ou bien : lève-toi et marche ?' Question à laquelle les scribes, en dépit de tout leur savoir, sont incapables de répondre. Parce que c'est une question finalement sans réponse. La réponse est indécidable. En guise de réponse Jésus tranche, de manière souveraine, en invitant le paralytique à se lever. Parce que pour lui, dire c'est faire. Il faut bien comprendre que cette guérison n'a pas pour but de mettre en lumière une soi-disant puissance de la foi. Elle manifeste l'autorité de la parole du Christ. La réalité du pardon accordé par Dieu à cet homme s'incarne dans le fait que le paralysé est remis debout par Jésus, réhabilité dans sa liberté de marcher et de prendre son brancard. Jésus, c'est un homme qui tient sa parole. Et sa parole a de l'effet.

6 Frères et sœurs, comme tous les récits évangéliques, cette histoire est une parabole, un miroir dans lequel nous pouvons nous reconnaître. Il y a dans la vie, tellement de choses qui nous clouent au sol et nous paralysent. Le paralytique, voilà un homme qui a rencontré le porte-parole

du Dieu vivant et vrai. Car l'Évangile est une parole de vie qui peut nous libérer du poids de notre culpabilité et de notre conscience malheureuse. Nous sommes au bénéfice d'une parole qui remet debout et met en marche. Vous aurez remarqué que le paralytique ne dit rien. Pas de louange et d'action de grâce, pas de repentance, pas de confession de foi. L'homme se lève. En le relevant Jésus lui signifie qu'il peut reprendre sa vie en main et devenir l'acteur libre de son existence. Il peut repartir et retourner à la maison pour y vivre sa vie. C'est pourquoi Jésus l'appelle mon fils, mon enfant. En cet homme relevé, Christ salue un nouveau-né. Dans ces relevailles, Jésus célèbre une nouvelle naissance qui d'un infirme fait un authentique fils de Dieu.

7 La puissance libératrice de Dieu se manifeste aussi dans la confiance de ses compagnons. C'est une belle image de ce qu'est ou de ce que pourrait être l'Église : un rassemblement d'hommes et de femmes de compassion, prêts à aider, prêts à servir, prêts à vivre la diaconie et à chanter louange à l'Éternel, à l'image de cette foule qui glorifie Dieu, parce qu'elle n'a jamais rien vu de pareil. Et prenons garde de ne pas être comme les scribes, ces professionnels de la religion. Cette tentation de la religion, cette caricature de la foi, est toujours menaçante. Il nous reste de tourner nos regards et nos cœurs vers Jésus. Lui, il combat l'immobilité et la dépendance. Il crée des ouvertures dans les espaces clos. Il ouvre les fenêtres et les cœurs. Sa parole démasque les puissances qui asservissent l'homme et le paralysent. Il le fait au nom de Dieu. Jésus lui aussi a connu la paralysie, celle de la mort, mais Dieu son père l'en a relevé. Et s'il n'a pas de brancard à porter, il porte à jamais les stigmates de sa passion. Depuis le matin de Pâques, le plus que vivant est devenu cet inlassable piéton de Dieu qui passe dans nos vies pour dénouer tous les liens de servitude. Ce matin encore, il te le dit : 'lève-toi, prends ton grabat et marche !'